

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Mélodrame

Jocelyne Doray

Volume 31, Number 5 (185), October 1989

Du cinéma

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/60516ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Doray, J. (1989). Mélodrame. *Liberté*, 31(5), 58–61.

JOCELYNE DORAY

MÉLODRAME

J'ai appris la vérité avec trente ans de retard, à cause d'un inconnu qui s'était présenté à ma porte et que par erreur j'avais cru reconnaître.

«Stephan?... c'est bien toi?...» avais-je demandé à l'homme qui me dévisageait en silence, découvrant son crâne chauve sous le chapeau noir. À son air désemparé, j'ai compris qu'il ne parlait pas le français.

Je m'étais trompée: ce n'était pas Stephan.

J'allais refermer mais l'homme avait levé haut l'index de sa main droite: attendez!... Puis il avait sorti de son chapeau un bout de papier chiffonné qu'il avait soigneusement défroissé avant de me le mettre sous le nez. Dessus, quelqu'un avait écrit: «Cinéma Lumière». L'homme se mit aussitôt en frais de m'expliquer par des gestes qu'il ignorait où se trouvait le cinéma en question. Je voulais lui indiquer le chemin à prendre — c'était tout près, à deux pas — quand il avait retenu l'élan de mon bras. Puis il avait secoué la tête: non. Pas ça. Il voulait autre chose.

Au bout d'un moment à le regarder gesticuler, j'ai compris qu'il désirait que je l'accompagne: il craignait de se perdre en route...

Depuis trente ans, depuis la disparition d'Émile, j'étais devenue une vieille femme solitaire qui n'osait pas mettre le pied dehors et qui ne voyait plus personne. J'avais perdu l'habitude d'être aimable. Mais l'étranger avait insisté. J'avais eu

pitié?... Non. La pitié n'existe pas plus que le hasard: c'était absurde et pourtant, j'avais accepté.

Tandis que nous marchions côte à côte, la ville me paraissait changée: je sortais de ma réclusion pour constater que la ville avait mûri, comme moi. L'homme allait vite, me devançant parfois. À quelques reprises j'ai eu l'impression que c'était lui le guide et que je me laissais conduire par un inconnu.

Arrivés devant le cinéma, il m'avait prié de l'attendre un moment, pour aussitôt disparaître derrière les portes tournantes. Je m'étais attardée à regarder l'affiche du film qu'on y présentait, une adaptation d'un roman autobiographique écrit par une femme de mon âge. Puis l'homme était revenu, tenant devant lui deux tickets qui faisaient à son poing fermé des oreilles de chien milou... Il m'invitait à voir le film, moi... Moi qui n'avais pas mis le pied au cinéma depuis si longtemps. «Non... non, je ne peux pas»... Mais une autre fois, il avait insisté. Je m'étais dit qu'il était si seul, après tout. J'avais eu pitié...

Une fois dans la salle, il s'était assis assez loin de moi pour que j'hésite entre l'envie de me vexer et celle de me sentir rassurée. Tout juste avant que les lumières ne s'éteignent, j'avais jeté un coup d'œil en direction de l'inconnu; nos regards s'étaient croisés; on aurait dit que le sien...

Le film racontait une histoire d'amour banale: à l'occasion d'un voyage à la mer, l'héroïne — Béatrice, belle et jeune épouse d'un historien allemand qu'on ne voit jamais — rencontre un journaliste — Ambroise, marié depuis dix ans à une femme qu'il n'aime plus, celle-ci étant tout aussi absente du mélodrame que l'historien.

Dès les premières images, j'avais eu une impression de déjà vu que j'attribuais à la platitude du scénario. Mais cette impression n'avait pas cessé de croître au fil des minutes, comme si j'avais été directement concernée par l'histoire qui m'était racontée. Le personnage d'Ambroise ressemblait à Émile comme à un frère jumeau. J'avais beau me répéter qu'il s'agissait d'une coïncidence, ce que je voyais à l'écran me prouvait le contraire. Et chaque fois que je tournais la tête en

direction de l'étranger, comme si j'avais attendu de lui qu'il me rassure, je surprénais son regard inquiet, posé sur moi.

Bientôt, il ne m'avait plus été permis de douter: j'avais reconnu, à l'écran, la petite maison jaune que trente ans plus tôt Émile avait louée au bord de la mer, pour lui et moi, «pour tout recommencer comme avant, nous deux, essayer»... mais je n'avais pas su ce qu'il fallait recommencer parce que moi, je n'avais jamais cessé de l'aimer. J'ai vu la maison et j'ai compris que cette fois je n'y échapperai pas, je connaîtrai la vérité que pendant ces trente années j'avais refusée, parce qu'Émile... il disait «mais non, personne d'autre que toi, jamais» et je le croyais ou plutôt je faisais comme si, parce qu'autrement, je. Seule. Non, pas ça.

J'aurais voulu me lever, quitter le cinéma mais je n'avais pas pu à cause de «celle-là» que je devinais derrière l'actrice, l'autre que je n'ai jamais connue, là, sur l'écran, derrière l'actrice si belle en gros plan sur fond de mer rouge à cause du soleil qui se couche, elle attend Ambroise, tout près de la maison jaune, à l'endroit où il lui a donné rendez-vous tandis que j'imaginai... quoi donc? Il y a de ça si longtemps, des années, comment pourrais-je me rappeler ce que j'avais imaginé pendant que j'étais seule dans le lit à peine défait parce que tu étais parti, «faire un tour», avais-tu dit, «besoin d'être seul», et j'avais demandé «Où vas-tu, Émile?» Bien sûr tu n'avais pas répondu ah mais tout ça est si loin, pourtant je me rappelle la peur, la certitude déjà que tu ne reviendrais pas; intactes: la peur et la colère dès que tu as quitté la maison jaune, mais je ne savais pas qu'elle t'attendait comme elle l'attend maintenant, à l'écran, ses cheveux noirs dans le vent, elle est belle mais l'était-elle autant pendant que je pleurais toute seule dans le lit trop grand, que je mordais l'oreiller de rage pendant que tu la prenais dans tes bras, mer rouge, ciel ocre, gros plan, il la prend dans ses bras, musique, violons, et elle lui dit «toujours», oh que c'est mauvais!... Déjà vu!... Remboursez!... Toute seule à pleurer dans le lit à peine défait, j'étais stupide, comme si j'avais su qu'elle te disait «partons, maintenant»... Déjà vu des milliers de fois au cinéma, bon sang!

C'est à mourir d'ennui, mais non, je ne savais rien, violons, générique, pendant que je tâchais de dormir, ah oui, je m'en rappelle comme si c'était hier malgré le temps passé, toutes ces années, jamais revu, Émile, jamais revenu, j'avais voulu te croire mort, noyé dans la mer plutôt que de me savoir trahie...

Comme de raison, le film s'était achevé sur une promesse d'amour éternel murmurée par le bel Ambroise à l'oreille de Béatrice. Puis on avait rallumé la lumière dans la salle. Je m'étais tournée vers l'étranger. Son regard errait autour de lui pour éviter le mien. Il avait cherché à me fuir mais je ne l'avais pas un seul instant quitté des yeux, manœuvrant pour le rejoindre de sorte qu'on s'étaient finalement retrouvés face à face... «Sprechen sie deutch?»... Et tandis que j'effleurais de mes doigts la main de l'inconnu, j'ai su pourquoi je l'avais suivi: j'ai pensé que toute ma vie, c'était lui que j'avais attendu.

Des nouvelles de Jocelyne Doray ont paru en 1983 dans le numéro 148 de Liberté. En 1986, elle écrit avec Dennis O'Sullivan Montréal, série noire, un spectacle monté par le Théâtre Zoopsie.